

plus dès lors pour l'ensemble des propriétaires le moindre danger dans une telle alliance.

Dès lors, en effet, la religiosité n'est plus simplement un caractère extérieur du mouvement prolétarien : celui-ci, à travers une période de persécution où la terreur fut « l'état habituel de la vie chrétienne (1) », et correspondant par là à un état de guerre chronique, s'était transformé en une nouvelle véritable religion. Les nouveaux croyants, en conséquence, prêtent à leurs évêques une obéissance aveugle. Et ces évêques peuvent être facilement gagnés à la cause de l'Empire (2). Les classes riches n'ont donc plus rien à craindre des prolétaires dont elles désirent l'appui.

Cependant les invasions commencent, ouvrant le Moyen Age où l'état de guerre est chronique. Et le christianisme, désormais répandu parmi les Barbares même, perd de plus en plus son essence primitive. D'élément dissolvant du patriotisme, de l'esprit de discipline militaire, de toutes les qualités belliqueuses qui avaient rendu invincible l'empire romain (3), il devient, comme toutes les autres religions, l'instrument social expressément destiné à fortifier les instincts collectifs indispensables aux nations guerrières, et, de foyer périlleux d'agitation prolétarienne, il se transforme en organe particulièrement propre à empêcher l'éveil d'une conscience sociale totale.

ministration de la communauté lui est confiée. C'est un magistrat à côté de la magistrature publique et qui profite de toutes ses erreurs. L'Eglise, au troisième siècle, est déjà une grande agence d'intérêts populaires, suppléant à ce que l'empire ne fait pas. On sent qu'un jour l'empire venant à manquer, l'évêque en sera l'héritier. Quand l'Etat refuse de s'occuper des problèmes sociaux, ceux-ci se résolvent à part, au moyen d'associations qui démolissent l'Etat » (RENAN, *Marc Aurèle*, 586).

(1) RENAN, *Marc Aurèle*, 66.

(2) Cf. RENAN, *Ibid.*, ch., XXIX.

(3) Cf. RENAN, *Ibid.*, ch. XXXII, pages 589-596.

IV

De la guerre.

La religion est indispensable à la *lutte en masse*. La guerre intensifie le sentiment religieux ; la paix l'affaiblit. Voilà les résultats auxquels aboutissent les recherches qui précèdent. Si donc la guerre tend à disparaître, la religion aussi aura cette tendance, de même que dans les espèces animales s'atrophient peu à peu les organes devenus inutiles (1).

(1) Tout organe inutile est nuisible. Il y a lutte en effet entre les cellules comme entre les parties d'un même organisme (Roux). Un organe inutile est donc, pour la variété animale où il existe, une cause de faiblesse dans la compétition avec la variété rivale où il est totalement ou partiellement atrophié : chez celle-ci, en effet, une plus grande quantité de nourriture peut se distribuer entre les organes vraiment nécessaires à la vie. Le fait qu'un organe est nuisible par cela seul qu'il est inutile, explique sa disparition même d'après la théorie de l'intransmissibilité des caractères acquis, parce que les animaux à organes inutiles plus développés, à parité des autres circonstances, succomberont et seront éliminés en plus grand nombre que les autres. La théorie de la « panmixie » de Weismann serait, au contraire, insuffisante à ce sujet. Cf. WEISMANN, *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, ch. VII : *La régression dans la nature* ; et la polémique SPENCER-WEISMANN : *A Rejoinder to Professor Weismann*, p. 22-26 : *Weismannism, once more*, p. 18 ; London, Williams and Norgate, 1894 ; WEISMANN, *The all sufficiency of natural selection*, « *The Contemporary Review* », September 1893 ; *The Effect of External Influences upon Development*, « *The Romanes Lectures* », 1894.

Le corps social peut, comme l'animal, avoir des organes inutiles. La religion en est un, depuis la disparition des luttes en masse. Même si elle n'était pas directement nuisible, elle le serait indirectement à cause de toutes les forces sociales employées à la maintenir. Ici pourtant s'arrête le parallélisme entre l'organisme social et

Or, la disparition définitive de la guerre, auprès de nos peuples civilisés, — tout comme ont disparu le cannibalisme, l'esclavage, etc., — est, parmi les futurs événements sociaux, celui que la science se hasarde à prédire avec la plus grande certitude.

Il est probable, selon des doctrines récentes, que la quantité totale de la vie répandue sur notre globe est une fraction ou une fonction déterminée du montant total de l'énergie rayonnée par le soleil sur la terre et retenue par celle-ci, augmentée de toute celle antérieurement fixée, emmagasinée déjà dans le globe et transformée de nouveau par l'homme de potentielle en actuelle (1).

A ce phénomène limitatif correspond, on le sait, dans la forme complexe de l'énergie représentée par la vie orga-

l'animal considéré d'après la théorie de Weismann. Dans l'organisme social, les caractères acquis et, par conséquent, le développement complet ou l'atrophie d'un organe sont réellement transmissibles à travers les générations, de sorte qu'il suffit qu'un organe social devienne inutile et absorbe une quantité toujours moindre d'énergie, pour disparaître enfin, sans qu'il soit nécessaire que l'organisme tout entier soit éliminé par un autre. Au moyen de sa théorie de la transmissibilité des caractères acquis, rejetée aujourd'hui par Weismann, Lamarck parvenait d'une façon analogue à expliquer la variabilité des espèces, sans besoin de recourir à la sélection naturelle, plus tard découverte par Darwin.

(1) Par exemple, le rayonnement nocturne enlève entièrement à une lande déserte la chaleur qu'elle a reçue pendant le jour, tandis qu'une fois arrosée, fumée, transformée en terrain fertile, elle absorbe et retient, par sa végétation, une grande partie de la chaleur solaire. De même, les maisons d'habitation et les vêtements, par exemple, retiennent une quantité d'énergie thermique qui, sans eux, se perdrait tôt ou tard dans l'espace.

D'autre part, l'homme sait aujourd'hui appliquer au maintien de la vie la chaleur emmagasinée jadis dans le globe. Ainsi, par exemple, la houille, que l'éleveur systématique du bétail utilise depuis peu pour le chauffage des étables, permet de diminuer considérablement la quantité de nourriture des bestiaux, c'est-à-dire de l'énergie solaire récente, fixée au moyen des pâturages.

nique, une tendance naturelle à s'épancher, à rompre l'équilibre en outrepassant la quantité fixée pour elle de la fraction ou fonction susdite. C'est pourquoi les diverses quantités de la vie organique luttent incessamment entre elles. Du *phagocytisme*, ou antagonisme des cellules au sein d'un organisme, au *struggle for life* entre les organismes, et aux guerres entre les collectivités d'organismes, les conflits ne sont autre chose que le rétablissement violent d'un équilibre troublé. Cependant, par suite de la loi universelle du moindre effort, la grandeur et la gravité des déséquilibres entre la quantité possible de vie organique et celle qui existe effectivement à un moment donné diminuent probablement grâce à une sorte d'affaiblissement de la force d'expansion de la vie organique. L'expansion des espèces à individualisation toujours plus grande et à genèse toujours moindre (Spencer) en serait peut-être une preuve.

Le montant total de la vie organique représentant une quantité déterminée, le nombre des individus humains ne pouvait s'accroître qu'aux dépens du reste de la vie organique, ou par une plus grande fixation de l'énergie solaire envoyée sur la terre durant le jour et tendant à se disperser dans l'espace par le rayonnement nocturne, ou encore par une plus grande transformation de potentielle en actuelle de l'énergie antérieurement emmagasinée dans la planète (1).

(1) Ainsi, l'industrie pastorale et sa conséquence, la destruction des fauves, et l'agriculture qui amène la destruction des forêts vierges primitives et des pampas, ont restreint la vie organique animale ou végétale à la quantité strictement nécessaire au maintien de la vie humaine. L'agriculture intensive se substitue à l'extensive pour diminuer encore davantage la quantité de vie organique végétale inutile à l'homme, et pour augmenter l'absorption de l'énergie solaire. Dans la sélection artificielle des animaux domestiques, l'homme parvient aussi à réduire au minimum les parties inutilisables pour son alimentation. D'autres perfectionnements techniques consistent à substituer, dans des cas de plus en plus nombreux :

Nous désignerons ces trois méthodes diverses d'augmentation de la vie humaine par le nom commun de *perfectionnements à l'intérieur*.

La tendance de la vie humaine à dépasser la quantité que lui assignait le milieu cosmique se manifesta par la *pression de la population sur les subsistances*. Souvent cette pression se résolvait d'elle-même par la famine, la peste, la mortalité économique (Malthus) ; parfois on recourait à l'expédient anormal et précaire du massacre systématique des enfants, des vieillards et des infirmes. Mais les deux grandes voies normales de solution de l'incessante pression des subsistances furent alternativement les *perfectionnements à l'intérieur* et la *guerre à l'extérieur*.

La solution par la guerre étrangère, bien que la plus fréquente, se produisit *seulement alors* que les perfectionnements à l'intérieur ne furent pas assez importants et ne se suivirent pas assez vite pour résoudre d'eux-mêmes la pression de la population sur les subsistances, même quand la population augmentait très rapidement ; ou encore, n'arrivèrent pas à constituer un ensemble de perfectionnements assez important pour pouvoir, dans les circonstances extraordinaires de famines et d'autres fléaux semblables, empêcher la pression normale de se transformer pour ainsi dire en choc. C'est ainsi que, très probablement, l'introduction de l'industrie pastorale et de l'agriculture, ces remarquables améliorations à l'intérieur, nécessairement accompagnées d'une grande diminution de la densité relative de la population par rapport au territoire, jusqu'alors, au contraire,

traction, éclairage, vêtement, logement, etc., les végétaux aux animaux et les minéraux aux végétaux. Et déjà, jusque parmi les savants, des rêveurs hardis entrevoient la possibilité d'obtenir pratiquement, c'est-à-dire même en dehors des laboratoires, des aliments directement tirés des substances minérales. Cette dernière conquête de la science permettrait à l'humanité d'éliminer toute autre vie organique que la sienne, d'absorber tout le montant de l'énergie vivante.

insuffisant, parce qu'uniquement consacré à la chasse, furent cause d'une longue interruption des guerres. La rigoureuse et minutieuse équité des antiques communautés de village est alors facilement expliquée par l'absence de l'organe religieux qui a dû s'ensuivre et permettre la totalité de leur conscience sociale.

Mais quand les perfectionnements à l'intérieur ne suffisaient pas, la guerre devenait nécessaire (1). Elle permettait pour quelque temps à la société victorieuse de résoudre le problème des subsistances d'une des deux façons suivantes :

1° Par la décimation des guerriers et l'extermination d'un nombre plus ou moins grand des non-combattants, dans le sein même de la collectivité victorieuse, elle en réduisait la population, tout en augmentant les vivres. Les vaincus mêmes servaient d'aliments (cannibalisme) ; en outre, les vainqueurs enlevaient des bestiaux, ou imposaient des tributs ou impôts en nature, ou bien encore ils tiraient, de l'occupation du territoire des ennemis exterminés, par la

(1) Ce besoin d'aliments est l'unique cause des guerres chez les sauvages de l'Australie et de la Tasmanie, de la Nouvelle Calédonie, de toutes les îles de la Mélanésie ; chez les Boschimans, les Hottentots ; les indigènes du Gabon, les nègres de l'Afrique Orientale, les Mombouttous et les Niams Niams de la région du Haut Nil ; les Massais de la région des grands lacs ; les Cafres, les indigènes de la zone africaine Nord Equatoriale (Dahomey, par ex.) ; les habitants des îles Marquises et de la Nouvelle Zélande ; les Peaux Rouges ; les Turcomans, les Kirghis, les Kalmoucks, etc. (LETOURNEAU, *La guerre*, passim.).

Bien souvent, même alors que la cause réelle de ces guerres est le besoin de se procurer des aliments par des razzias d'hommes ou de bestiaux, ou le désir d'occuper un nouveau territoire de chasse ou de nouveaux pâturages, leur cause apparente est un instinct collectif tel que la vengeance, la haine de tribu, de race, de religion (l'aversion naturelle de tout groupe syngénétique pour les groupes hétérogènes, dirait M. Gumplowicz). Parfois, cependant, quand ils ont acquis une certaine vigueur, les instincts collectifs de viennent à eux seuls des causes de guerre.

chasse, l'industrie pastorale ou l'agriculture, le surplus de produits devenu nécessaire.

2^o Elle introduisait indirectement des perfectionnements à l'intérieur. Elle instituait, par exemple, au moyen de l'esclavage, la division et l'organisation du travail, même là où ne se serait pas constituée une coopération spontanée. Elle augmentait la production en rendant sédentaire et plus continu, plus long, plus intense, le labeur imposé à l'esclave, par rapport au travail spontané des membres de la tribu. Elle multipliait la capacité productive relative de la société en amenant la fusion de plusieurs petits groupes en un seul plus grand et plus complexe.

Mais à mesure que se multipliaient, comme conséquences des guerres, de la pression directe de la population sur les vivres, ou de l'intérêt économique des classes dominantes, les perfectionnements à l'intérieur (concurrence substituée à la coutume, division technique et sociale du travail, culture intensive et progrès ultérieurs de la technique agricole, inventions techniques industrielles et introduction de machines, substitution de la grande à la petite industrie, etc.), l'efficacité de la guerre comme solution, même temporaire, du problème des subsistances allait décroissant.

Cette efficacité finit par devenir nulle, puis par se transformer, jusque pour la société victorieuse, en une aggravation du malaise social.

En effet, l'incessante augmentation des perfectionnements à l'intérieur favorisait la population, et, de leur côté, les guerres, en amenant l'union de groupes isolés en collectivités toujours plus grandes, étendaient les agglomérations. Bientôt aucune lutte ne put parvenir à les décimer de façon à supprimer, fût-ce pour un temps, la pression de la population sur les vivres, ou de façon à dépeupler, au profit des vainqueurs, d'assez grandes étendues de territoire. Les razzias les plus abondantes et les plus lourds tributs en nature représentèrent des quantités toujours moindres, vis-à-vis de la totalité des produits d'un travail secondé par un

ensemble complexe de perfectionnements à l'intérieur.

Et la guerre devenait toujours plus incapable d'introduire des perfectionnements nouveaux à mesure qu'augmentait l'importance de ceux déjà existants. Le seul qu'elle aurait encore à accomplir aujourd'hui, l'intégration ultérieure des groupes nationaux en groupes internationaux, ne peut se faire par la violence, par suite de la grandeur des groupes à intégrer, grandeur que la guerre même a produite.

Bien plus : à mesure qu'augmentait, avec l'extension du commerce international, l'importance de la division internationale du travail, les luttes violentes qui interrompaient les exploitations industrielles, détruisaient des capitaux, supprimaient des ouvriers dans les pays vaincus et envahis, devenaient également funestes aux nations victorieuses et envahissantes. Les anciennes tribus se procuraient des vivres et s'enrichissaient en dévastant le territoire de leurs ennemis : aujourd'hui la destruction des sources de production du pays vaincu amène une diminution de consommations même dans le pays vainqueur.

Cependant, à mesure que l'efficacité de la guerre comme solution du problème des subsistances diminuait, puis se transformait en une aggravation des difficultés qu'elle aurait dû résoudre, la pression de la population sur les vivres agissait avec une intensité moyenne toujours moindre et toujours plus uniforme. Elle finit par ne plus jamais se transformer en choc violent, et partant, ne plus pousser à la guerre.

Les disettes, en effet, disparaissaient à mesure que se développaient le commerce national et international et la facilité des transports.

L'abondance croissante des richesses donnait, malgré l'inégalité de leur distribution, à un nombre toujours plus considérable de personnes, un superflu qu'elles pouvaient au besoin retrancher sans manquer du nécessaire.

La somme des améliorations introduites ne cessait de grandir, ce qui rendait à mesure plus rapides et plus effi-

caces les améliorations ultérieures basées sur celles-là. Or, ce qui empêche surtout une trop forte pression de la population sur les vivres n'est pas tant la quantité déjà réalisée de perfectionnements à l'intérieur que la possibilité d'en établir rapidement de nouveaux.

Et enfin les chemins de fer et la navigation à vapeur, non seulement facilitaient énormément l'échange national et international, mais, pour la première fois, venaient permettre aux blancs de se répandre en masse sur les continents de l'ancien et du Nouveau Monde pour y occuper d'immenses territoires. Le débordement des Européens sur des étendues relativement dépeuplées, et l'importation des vivres exubérants des pays nouveaux, résolurent toujours plus complètement le problème des subsistances.

Désormais, en effet, l'excédent de la population sur les vivres ne produit la mortalité économique que dans les couches les plus basses des masses prolétariennes, et il n'a plus du tout la force de se transformer en cause de guerre. Mais à mesure qu'il a perdu ce pouvoir, a surgi une puissance sociale aux effets analogues : l'avidité de la classe dominante.

Issue de la lutte en masse pour l'existence entre les diverses sociétés, et pour leur plus grand avantage, originellement composée des propriétaires des terres et des esclaves, l'aristocratie, d'abord seule classe dominante, a peu à peu subi des modifications profondes, englobé des intérêts très divers et dû partager enfin avec d'autres classes sociales le pouvoir politique. Elle a été, par là, forcée de se fractionner en sous-classes plus ou moins antagoniques et alternativement ou successivement prédominantes, dont chacune, poussée par des mobiles économiques spéciaux, a provoqué des guerres.

On en fit pour se procurer de nouvelles masses d'esclaves ; pour s'approprier violemment des terres que les anciens maîtres étaient forcés de cultiver en qualité de serfs ; pour acquérir à la caste aristocratique et militaire de nouveaux

sujets, de nouveaux tributs, et partant un surcroît de richesses.

Plus tard, quand de nombreuses améliorations à l'intérieur eurent provoqué un processus économique plus complexe, quand les commerçants d'abord, puis les industriels aussi, acquirent le pouvoir ou le partagèrent avec les anciens dominateurs, on fit la guerre pour s'emparer d'un marché et en exclure les trafiquants des autres groupes sociaux, pour augmenter les possessions coloniales, sources d'énormes revenus grâce aux prix de monopole imposés aux importations de la mère patrie. Les guerres des anciennes républiques italiennes, celles des *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles entre Hollandais et Portugais, Hollandais et Espagnols, Anglais et Espagnols, Anglais et Français n'eurent pas d'autres causes.

Enfin, quand la grande industrie et le grand capital imposèrent, ici, la formation d'un marché unique et de plus en plus vaste, là, la conquête de débouchés nouveaux pour l'émigration des capitaux (dont l'exubérance menaçait, nonobstant la proportion immensément accrue des capitaux techniques et improductifs au capital total, un trop fort relèvement des salaires et un amoindrissement correspondant des profits), la guerre eut pour but la formation des unités nationales et la conquête de nouveaux territoires, de nouvelles zones d'influence.

Mais, de même que le progrès continu des améliorations à l'intérieur avait fini par empêcher les guerres primitives de résoudre la pression de la population sur les subsistances, un progrès ultérieur et toujours plus merveilleux de ces perfectionnements internes a pu enfin empêcher la guerre, fût-elle heureuse, d'apporter à la classe dominante des profits capables de contrebalancer les pertes qu'elle occasionnerait ; celles-ci seraient même tellement énormes que les avantages de la victoire sembleraient par comparaison absolument négligeables. Que l'on songe, en effet, à l'ensemble des progrès réalisés par la production moderne :

extrême facilité des transports et des communications; perfectionnement incessant du mécanisme du crédit, et, partant, de la circulation des capitaux; énorme développement de la grande industrie et de ses marchés; spécialisation, division nationale et internationale croissante du travail... Aujourd'hui, les industries sont étroitement liées les unes aux autres, non seulement dans chaque pays, mais, par-dessus les frontières, sur toute l'étendue du marché international; les intérêts de chaque branche industrielle et de chaque groupe de producteurs sont désormais inséparables de ceux des autres branches et des autres groupes du même pays et de tous les autres.

La balance du commerce international annuel entre les nations civilisées dépasse le chiffre de 80 milliards; leurs emprunts à l'étranger représentent une somme tout aussi énorme; on évalue à plus de 50 milliards le seul montant des capitaux anglais placés hors du Royaume-Uni. Les dommages que la guerre porterait à l'industrie et au commerce de tous les pays, belligérants ou neutres, en anéantissant ou en réduisant seulement la consommation et la production d'un seul d'entre eux, seraient donc immenses. Elle provoquerait une crise économique universelle, ruinerait l'armée des possesseurs des sommes directement engagées dans les industries et les commerces interrompus, ou placées à l'intérieur du pays ou au dehors, ou prêtées à la nation vaincue ou à d'autres Etats. Aussi, à ce moment du développement capitalistique, la guerre est-elle condamnée à disparaître entièrement de tous les pays civilisés, comme ont déjà disparu chez nous les pires horreurs primitives: le cannibalisme, les razzias, les massacres en masse de populations entières.

V

La théorie de Kidd sur la religion, et la religion dans la race Anglo-Saxonne.

Mais si la fin de la lutte en masse est fatale, les conditions qui assurent la survie des êtres humains doivent changer complètement.

Pendant la période des *luttés en masse* violentes, la victoire, dans le struggle for life humain, n'aura pas été directement accordée aux simples individus selon leurs aptitudes, mais aux groupes dont ils faisaient partie. A la fin de cette période primitive, dans la lutte économique devenue personnelle, les sociétés contenant le plus grand nombre d'hommes intelligents et énergiques triompheront des autres.

En d'autres termes, jadis une société n'était assurée d'exister que si elle savait *en bloc* lutter pour survivre: aujourd'hui il faut que *chacun de ses membres* compte sur lui-même et s'efforce de triompher individuellement dans le combat économique. La race anglo-saxonne nous prouve cette vérité, car elle envahit et conquiert le monde grâce à la forte individualité et à l'esprit d'entreprise de ses fils.

Fortifier les individualités autant que possible, c'est, autant que possible, égaliser les conditions initiales artificielles de la lutte économique. Il arrive donc, *pour la première fois*, dans l'histoire du monde, que les institutions sociales les plus aptes à assurer la vie d'une société sont celles qu'instituerait une conscience sociale totale. Pour la première fois, les conditions les plus favorables au progrès, selon le mot de M. Kidd, sont aussi les plus favorables au maximum du bonheur pour l'immense majorité des membres de la société.